**Stéphanie Danaux, *L'iconographie d'une littérature.
Évolution et singularités du livre illustré francophone au
Québec 1840-1940***

Jean-François Plamondon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/989>

DOI : 10.4000/studifrancesi.989

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2015

Pagination : 424

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-François Plamondon, « Stéphanie Danaux, *L'iconographie d'une littérature. Évolution et singularités du livre illustré francophone au Québec 1840-1940* », *Studi Francesi* [En ligne], 176 (LIX | II) | 2015, mis en ligne le 01 août 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/989> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.989>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Stéphanie Danaux, *L'iconographie d'une littérature. Évolution et singularités du livre illustré francophone au Québec 1840-1940*

Jean-François Plamondon

RÉFÉRENCE

STÉPHANIE DANAUX, *L'iconographie d'une littérature. Évolution et singularités du livre illustré francophone au Québec 1840-1940*, Québec, PUL, 2013, pp. 402.

- 1 Le livre de cette docteure en histoire de l'art m'a charmé! Je ne m'attendais pourtant pas à ce que la lecture d'un essai dont le sujet croise le graphisme et la littérature puisse m'apprendre autant sur la dynamique de l'édition québécoise, sur les pratiques lectorales et sur les échanges entre les acteurs du champ culturel. L'histoire du livre illustré commence au Québec avec le tout premier recueil de poésie *Épîtres, satires, chansons* de Michel Bibaud publié en 1830, dont les gravures anonymes, selon Danaux, «constituent de toute évidence un accompagnement secondaire, plus proche de la décoration que de l'illustration» (p. 16). Danaux situe le véritable début de la littérature illustrée avec la parution du roman *Charles Guérin* de P.-J.-O. Chauveau édité en volume pour la première fois en 1853. John Henry Walker illustre abondamment ce livre dont le travail technique «favorise l'apparition de demi-teintes délicates, propices à suggérer ombres et volumes» (p. 17). On comprend donc que le travail de l'illustrateur prend ici un tournant décisif en ce que le sujet de l'illustration sera suggéré par la lecture du texte qu'en fera l'artiste. Un des points intéressants que fait ressortir l'ouvrage de Danaux, c'est que si les Edmond-Joseph Massicotte, Henri Julien, Raoul Barré se spécialisent dans ce travail d'illustrateur d'ouvrage littéraire et marquent profondément l'édition québécoise, les maisons d'édition font aussi appel à des peintres qui jouissent et/ou jouiront d'une grande réputation, notamment à Charles Huot et

surtout à Ozias Leduc. On sera d'ailleurs particulièrement charmé par les quelques illustrations de Leduc pour le roman *Claude Paysan* d'Ernest Choquette (1899). Roman aujourd'hui oublié, mais dont les scènes peintes par Ozias Leduc demeurent d'une grande beauté. Autre point saillant de cet essai, c'est que l'interprétation picturale de la littérature sert apparemment de rampe de lancement pour la création hors des livres. Ainsi, le travail de Leduc pour le roman de Choquette «fait naître [...] un intérêt pour la campagne canadienne qui se répercute dans sa peinture de chevalet. Fait nouveau dans sa production, Leduc peint en effet plus de quinze paysages entre 1900 et 1922» (p. 42). Intéressant aussi de constater que même si au début du xx^e siècle les illustrateurs travaillent un peu l'art nouveau, ils reviennent rapidement à un travail plus classique fort éloigné des œuvres de Mucha.

- 2 Quand on pense au temps qu'il a fallu pour que l'on reconnaisse le travail d'un traducteur en page de couverture, il est étonnant de voir à quel point le nom de l'illustrateur apparaît rapidement en couverture, comme si son travail ou comme si sa signature était garante de la qualité de l'œuvre. Il n'y a pas que la littérature qui influence la production artistique, les écrivains cherchent aussi à proposer des sujets aux peintres. Ainsi, en 1925, le romancier Jean Féron écrit à son éditeur: «Une suggestion pour votre dessinateur: il trouvera une superbe scène pour illustrer le frontispice dans la bataille de Flambard avec les gardes au château Saint-Louis» (p. 157). Ainsi, de nombreux peintres qui ont marqué l'histoire de l'art au Québec ont contribué au succès des romans illustrés. Au-delà d'Ozias Leduc, de Charles Huot ou de Suzor-Côté, la génération de Jean-Paul Lemieux et d'Adrien Hébert n'hésite pas non plus à toucher à ce medium. Si Hébert et Lemieux sont les représentants d'une forme de modernité et de maturité de l'art québécois, on sent toutefois que la révolution automatiste avance comme une tension et emportera sans nul doute la tradition des livres illustrés. «Les peintres, selon Danaux, comptent aussi parmi les premiers à exploiter dans le livre le thème du portrait, délaissant progressivement la portée narrative de l'image au profit d'un intérêt nouveau pour la dimension psychologique des personnages» (p. 307). C'est d'ailleurs cette dimension psychologique qui conduira les Automatistes à délaisser progressivement le figuratif pour pénétrer dans le monde abstrait des paysages intérieurs, ce qui signera la fin des livres illustrés.